

SI LEGER VA LE VENT

Lugaz Armelle

J'ai trouvé dans mon jardin une fleur de chemin
Elle bruisse dans le doux air j'entends son chant marin
Mes pas me mènent en arrière
Dans les lointains se calme la colère

Et je mesure la toile de tente
Par les minutes se fond l'attente
Et tu me couvres de tes misères
Qu'en grand ami j'en fais ma bière

Il se fait tard où la bougie se meurt
De se coucher il est temps de tiédeur
La lune est pleine ce soir de janvier
Oublions un instant les premières gelées

Endormons nous comme un nouvel enfant
Pour qui grandir dépasse les ans
Afin de jouir encore un instant
A s'endormir en rêvant

Je m'assieds près de la cheminée comme je le peux
Sous les clairs hospices de mes sombres années il y a les aveux
Au-dehors le vent s'emballe à rompre les branches
La pluie tombe cette nuit comme une avalanche

L'heure joue à se perdre avec ses facettes
L'alcool n'est pas fait pour se boire en cachette
Ma femme pleure une bruine de larmes
Comme le temps elle a du tonnerre le charme

Et moi je ris sous cape dans mon noir manteau
Ce soir une farce se joue sur les tréteaux
L'orbe de la lune pâlit sous le soleil
Et sous nos frêles ombres se jouent des merveilles

C'est la pleine lune au temps crépusculaire
C'est la pleine brume des prémices larmaires
Le temps, sur mon chemin, a conquit les obstacles
Je me trouve assagit par miracle

Mon cœur se fend en chamade de batterie
Voici qu'il s'émeut comme un vieil alibi
Derrière ma vie cramoisie de rêves
Seul, mon cri, en moi s'élève

Le ciel accorde sa pleine lune
Il est minuit sous le monde éteint
Je bois une pinte de brune
Ma femme ôte sa tenue de satin

Mon cœur est un monde à l'envers
Sous la pâle nuit de cet hiver,
Ivre il bat, sa tendre mélodie
Celle qui résonne au delà de l'oubli

Et s'en vint l'heure de dormir
La lune s'en va à son pâlir
Ma femme dort déjà sous un charme
Arraché aux mœurs du calme

Le temps verse son penchant triste
Il gratte le ciel comme un guitariste
Ses lèvres pleurent un chant
Qui en coulisses est lancinant

Pleurs, larmes, gouttes de pluie
Voici les vagues qui s'enfuient
Dans les brumes lointaines
Où l'amour n'a pas de peine

Devant le grand échelas de montagnes
Voici le temps qui nous épargne
Voici la bouche béante de l'univers
Devant un morceau d'avant hier

La nuit tombe sous un souffle
Dans la pénombre où tout s'ébroue
Il pleut dans mon cœur comme sous un toit
Tu es ma seule lueur comme autrefois

Les années muettes sont passées
Ma jeunesse en ces heures m'a épaulé
Que le temps tarde à me farder
De ces secondes dure à rallonger

Mon cœur est oublis dans ce jardin mauresque
Il a mit ses beaux habits enfin presque
Pour plaire à sa belle dans sa demeure
Mais pour un soufflet il se pleure

Les feuilles d'acanthé des temples sont dans leurs jardins lisses
Tu viens aïeule d'antan sur les pavés en coulisse
Tu idolâtres Aphrodite en sa longue nuitée
Et par les vagues de Poséidon tu es bercée

Il s'en faut peu du temps où ton cœur fut percé
Par les flots mousseux ton amoureux s'en est allé
Seule tu reste sous l'horizon du solstice
Où tu frôles le miroir de Narcisse

Quand l'horizon boit le jour
C'est le sombre parmi les autours
Sous le dôme étoilé, seul dans la cour,
Je t'attends aube vespérale, t'attends toujours

Aucune buée à ma fenêtre sans atours
Aucuns sons à l'oreille de la tour
Rien ne bruisse aux cheveux de l'amour
Ma tendre dort encore pendant le jour

Sous son habit de dents de lion la terre se réchauffe
Elle boit la pluie de l'horizon où tout s'échauffe
Et sur le chemin mis bout à bout
Elle ne quitte pas sa vie où le temps se résout

Quand s'en retourne le jour à ses frontons célestes
Se vêt de chemises de nuit comme un leste
Où pendent des boutons d'or émanant de l'amour secret
Comme le sont tes doux fins traits

Tes cheveux épars berce ma mémoire
De ta beauté j'en construis un miroir
Tes épaules me font ombrage
Je me retrouve tout en décalage

Sur le lit à tes côtés
S'envolent mes rêves abîmés
Et je me retrouve comme un enfant
Même si pour toi je suis le plus grand

Tu parcours les prés de ton pas léger lourd pour les serpents
Tandis que moi je reste alité auprès de calmants
Tu es dehors à l'air pur
Et moi malade je sature

A quand nos prochaines sorties ?
Il me semble avoir perdu un peu de vie
Qu'il est simple pour toi à la branche tu t'agrippes
Et moi je suis une proie fatale pour ma grippe

Cette nuit je ne dors pas et je bois
Chaque minute m'apporte la foi
J'aimerais que chaque heure soit une seconde
Et je me transforme envers moi en faconde

Je me parle à voix haut-perché
De ma cigarette s'enlace la fumée
Mais quand pourrai-je oublier le sommeil
Pour pouvoir dormir cette nuit de veille

Parmi la ville voici les amoureux publiques
Qui sursautent parfois dans la foule, pris de panique
Ils prennent toute la largeur à deux, du trottoir
Ils sont dans un ne me quitte pas d'espoir

Ils vaquent calmes et dolents
La rue a des pas de firmament
Ils cherchent un toi pour s'aimer
Où sans toit leurs cœurs peuvent s'en aller

Au pansement de ta morosité
Traînent tes pensées fatiguées
Tu es jeune mais tu es vieux
Tu ne déchantes pas de tes cieux

Si au moins pouvait germer
Dans le fond de ta frêle destinée
Qui pourrait s'envoler de tes yeux
L'envie d'être enfin heureux

Assis sous un platane au pied usé
Par tant de bruine tant d'années
Le vent au derrière de nous est affolé
Le printemps et ses denses bourgeons s'en sont allés

C'est la saison de l'astre du jour
Un orage se prépare au-dessus des coquelicots
Dans leur champ de blé où bruisse l'eau
Le ciel se pare d'atours

Le ciel met ses colifichets ;
Sous le tonnerre en moi tout se tait
Je m'enfuis comme un fou à travers les champs
En moi résonne auprès d'un feu, un terrible chant

Quand tu mes tes bas usés sur tes jambes abîmées
Je regarde en arrière mes années voilées par presque un siècle
Et me dis : qu'elle drôle d'heure a été présente à la tacle
Je me souviens mieux de ma jeunesse que du présent assoiffé

Entre arbres :

Dans tes prairies cérébrales
Je m'en viens ton amical
Et l'on reste nus à s'entendre fleurir
Et sous ton accord pleure un rire

Ton sourire sur ta bouche éclose
Pose un rayon sur mon ciel morose
Après d'un cyprès on reste assis naufragés
Sur un pas de danse tu me fais m'oublier

Notre exil n'a pas d'âge
Nos corps ensemble font naufrage
Et je crie dans tes cheveux
Où s'éparpillent tous mes vœux

Il n'est pas une heure où je meurs de t'attendre
Toi ma joyeuse destinée, toi me tendre
Dans les entrelacs de tes cheveux défaits
Je trace mon chemin imparfait

Des roses trémières forment tes oreilles
Le jardin vert n'en a pas de pareilles
Je te vois parc fleurit à mes pieds
Et je te rêve me dépouiller

Dans la nature renouvelée où mes vaches paissent
Je reçois le noble horizon comme en allégresse
L'azur dépeint un ciel délavé
Dans ce grand champ marin j'en perds les pieds

Mes pantoufles sont restées sur le perron
Et, rêveur, j'égrène des pétales de liseron
Dans le berceau de ma prison naturelle
J'en vois les clefs, mes filles, ce sont elles !

Il est tard sous le crépuscule
C'est le chant de la nuit où tout bascule
C'est le temps de l'averse que pleurent ses blancs moutons
Mais c'est surtout la rosée que l'on boit à tendre oraison

Tu vas la où je cours
Ah ! Ma raison mon parcours !
Tu effeuilles mon sillage
Mais tu ne me briseras pas l'âge

Tu te laisses bercer par le temps orageux
Par le souffle, le sifflement du manteau venteux
Tu te laisses absorber par les vagues mobiles
En cela tu fais comme les îles

Statique îlot aux bouillonnements intérieurs
Iguane fou à compter les heures
Tu te laisses amuser par les feuilles volantes
Loin de ton arrache cœur, de moi, ton aimante

Tu t'es fais beau pour cette soirée d'adieux
Ton parfum, enlave, parfume mes yeux ;
Tu te soucies guère de mes pensées
Toutes droites sorties d'un chant embué

Majestueux dans tes paroles dolentes
Ton regard amoureux m'aimante
Mais percée par la neige de tes signes
Je m'en vais blanche comme un cygne

Par les minutes d'oublis qui parsèment la vie
Tu t'en vas arraché par tes fleurs de soucis
Ecorché à vif par une gente dame
Tes nerfs vivifiés en font un drame

Pourtant le cours est si court
Que les illusions de l'amour
Aussi fortes soient elles
Devraient s'appeler ailes

L'automne et son essor coloré
Parcourt la campagne d'un pas abîmé
L'astre darde ses rayons chaleureux
Dans ce conte où tout est heureux

Les arbres et leurs habits de carnaval
S'envoient des messages sur l'artère principale
Il pleut des feuilles étourdies
Devant ce ciel où s'éteint la nuit

Je m'en vois avec toutes ces couches sales
Elles n'ont pas le parfum des rouges pétales
De la rose que j'ai tendrement offert à ma femme
Mais cette fleur avait d'un enfant le charme

Et l'on s'émerveille de notre enfant
C'est un puits sans fin d'inquiétude et de joie sur notre temps
Déjà dix-huit ans ?
Mais c'est encore un enfant !

Dix-huit ans. L'enfant dit enfin, les parents déjà
C'est l'heure de l'apprentissage de la vie
Mais qu'au bout de notre propre siècle on a toujours pas compris
A la mesure de nos pas

Il n'y a qu'avec les erreurs que l'on apprend un peu de la vie
Chaque seconde sans se poser de questions on vit
Moi j'ai perdu la mémoire oublié mon enfance
Berceau à travers lequel tout le monde mène sa danse

C'était le grand amour
Maintenant il est l'ombre d'un jour
Il s'en est versé moult larmes de mon regard défait
En souvenirs hantés de soleil toujours il apparaît

Dans mon âme, écume, tu berces ma mémoire
Voyageur de mon esprit dans les tourments de la vie
Tu es la chaleur entre le marteau et l'enclume de mes espoirs
Et je veux être ta douce nuit

Au berceau de ta voie lactée
Où s'émeut le jour de tes pensées
Tu parles avec candeur au précipice de tes heures
Et sur ton périple tu crois faire des erreurs

Mieux qu'ingénu tu es sur ton fronton de rides
Simple dans la joie tu es, petit candide
Naïf comme dans un tableau
Sur la vie tu ne tires pas les rideaux

Ah ! L'amour et ses détours insensés
Mes enfants me rejettent comme serpillère mal lavée
Je ne sais pourquoi ils font cela
Et je n'ai de faute envers moi que le je ne sais pas

Mais en moi brûle le souffle de les retrouver
Mon cœur est comme une terrasse, aménagé
Mais l'ombrage de les avoir élevé
Résonne en souvenirs presque naufragés

Je vis dans l'angoisse de les perdre en les ayant perdu
Je pleure chaque nuit mes cœurs chevelus
Reviendront-ils un jour voir leur parent
Auront-ils de soucis un jour pour leur lointain aimant ?

Tu te sens perdu, naufragé
Tes enfants ne veulent plus t'aimer
A tes songes des désoublis
Se découpent des marques de soucis

Tu te drogues, tu bois
Pour des replis des autrefois
En attendant que leur retour du lendemain devienne
Tu vis dans leurs enfances tu en oublies la tienne

Durant mes nuits alourdies de sommeil
Toi l'esprit vif tu t'en vas travailler
Les quatre saisons ne te font pas changer
Tu es alerte sur les pas de l'éveil

A nos rêves sans visages
Ceux que l'on ne voit dans le naufrage
A nos rêves dont on se souvient
Drôlatiques pour un rien

Dans la patience ils peuvent rester des heures
Dans l'impatience se bousculent leurs humeurs
De la joie parfume leurs chemins presque parfaits
Ce sont mes parents qui partagent la même taie

Leurs heures ont chamboulé la mienne
Sous un toit de chaleur derrière les persiennes
Ils m'ont fait enfant je me suis faite femme
Et sous le ciel de leurs soucis voguent des larmes

Ma mère

Elle était la sève réconfortante de mon cœur troublé
Par le monde elle savait être aimée
Elle peignait des poèmes sur des lambris de toiles
Il en ressortait des merveilles sous les étoiles

Mon père

Il était le plot flottant de ma stabilité
L'intelligence, un cerveau immense faisaient sa vérité
Grand bricoleur ; il jouait aux puzzle au gré de ses heures
Mais ce qu'il ne disait pas, c'était un rêveur au grand cœur

De tes amis tu en as gardé on le souhaite les meilleurs
Sur les rives de ton immense bibliothèque se surpassent les heures
Tu vis en solitaire dans ton nid douillet de poésie
Vivre seul dans l'élan du bonheur t'en a fait le pari

La vacuité de la vie dans l'ombre du silence
Mène une chanson sur une drôle danse
Dans ce calme intérieur il n'y a plus d'heures
Rien que l'espace temps rien que la candeur

Ah ! Avoir été sous le vivre avec une amoureuse !
Les sorties m'ont cher coûté à la rendre heureuse
Pour cette fleur y sont passées mes économies
Mais pour un regret elle est partie

Je me retrouve seul dans mon chez moi vieilli
Je goutte au whisky avec parcimonie
Et sous les voiles de ma tente
Je redécouvre l'attente

Aux songes de mon siècle
Je n'ai aimé hormis ma famille que toi peut-être
Se penchent alourdis mes idéaux
Comme une mère sur son berceau

A t'entendre me dire ces mots usés
Au sortir d'une fleur renouvelée
A t'aimer j'ai pu comprendre après des années
Toutes mes vérités

Ton effluve embaume la poussière
Nous rappelons-nous de nos avants hier ?
Ton parfum de peau embaume mes charités
Vers ton horizon lointain je m'en vais à pieds

Projetée vers mon chemin usé
Tu m'as dans tes bras de jardins bercée
Et chaque fois tu plonges éveillé
Je plonge pour te sauver

Je cherche dans ton regard le soleil de l'automne
D'une main avec amour tu donnes
Tes cheveux reflètent les couleurs des feuilles arboricoles
D'une autre main tu t'agites tu rigoles

Tes pensées sont élevées vers le ciel
Là où les miennes peinent dans du fiel
Et là où le monde n'a pas sommeil
Ton cœur résonne de merveilles

La jalousie m'étreint à poing serré
Dans l'en-dessous se dérobe ma pensée
La java incessante d'un flot de sentiments
Pénètre ma chair où la folie me prend

Je jongle avec un tas de misères
Mon sol est celui de la colère
Et sous mes attaques de pie
Mon prince charmant s'enfuit

Aux boucles ébène de tes cheveux
Se pend en frissons mon siècle malheureux
Je m'en vais me perdre dans le tronc de ma mémoire
Mon âme se cultive par ta bouche ilot d 'histoires

Tu t'en viens pour m'embrasser
Dans ton monde j'en perds les pieds
Dans l'amour où l'on se connaît par cœur
J'aimerai sur ton chemin y semer du bonheur

Ma chandelle est morte sous le ciel étoilé
Ce ne fut qu'une flamme dans mon habitacle usé
Toi tu entres dans mes songes de nuit
Tu les pénètres et jamais tu ne t'enfuis

Comme un fantôme tu hantes mes rêves
Tes pas me rendent heureuse sous un parfum sans trêve
Ô toi que j'ai vu naître dans ma vie
Ô toi prince de mes nuits

Ces traîtresses qui bavent tout plein
Ont fait des trous béants dans mon jardin
Mon potager est mordu de gerçures oubliées
Qua je panse comme si c'était mon passé

Je t'attendrai si tu tombes si tu vas ci-devant
Je retournerai ma tombe j'irai par tous les vents
A ta recherche sous tous les levants
Je suis ta mère et c'est épuisant

Tes chagrins naissent sous des larmes de rosée
Après la tempête tu t'en vas philosopher
Sur la terre s'envole un peu de ta vie
Où tu te retrouves recueillis

Sur les pas valsés de mes erreurs
S'en sont allés des êtres sur mes heures
Je ne suis pas rancunière mais eux le sont
Et sous le nom bruit s'émet le son

Dans tes cheveux où mes jardins naissent
S'ils n'étaient frisés j'en ferai des tresses
Tes baisers ont le goût du vent
Notre miroir a un regard absent

Ton âme est une ancre de délices
Je chemine sur un supplice
Je te rêve à l'orée de tes tristes lèvres
Et mon cœur se réveille de sa grève

Tu poses un regard triste sur la vie mon amour
Et moi je survis sur mon parcours
Nos élans étonnent les étoiles
Nos cœurs égrènent des pétales

Nous avons le parfum des pierres
Pour qui aujourd'hui est déjà hier
Dans nos corps moroses et meurtris
Flamboie un petit feu qui respire la vie

De tes non dits où s'écoule la pluie de tes silences
Tes silences faisant trop de bruit sur ma balance
Ma balançoire sur laquelle on danse
Ta danse des mots où parler serait ta chance

Je t'étais comme une mère ma réconfortante
Asclépi, ma petite chatte mon aimante
On s'est égarées sur le chemin
On ne se reverra plus c'est certain

Nos esprits s'étaient trouvés toi mon cher peuplier
Mais on t'a étêté et coupé tes racines se sont renouvelées
Ta tête toujours en terre présente me lance des appels
Et chaque soir je veille sur notre berceau spirituel

Parfois le cœur se pend à s'épancher de tristes spasmes
Et dans la chaleur de ses larmes
Egoutte dans le fond dérobé l'espoir
Ces perles d'aimer par la passe-soir
Comme quant à la rosée au rouge soleil
L'herbage mouillé s'emmène âges au ciel

Ta paume doigtée sur mes siens
Parfume le duvet de l'heure tendre
Et ils s'envaquent à s'éprendre
De ton sylvestre épousoir en sous mains

Aux lignes écritoire de tes reins
Et elles s'embarquent à l'apprendre
Mouille le vaporeux à prendre
La tête et l'étant de l'oursin

Ma main généreuse comme un trésor
Dans la gêne heureuse de ton corps
Tu tresses des chemins lumineux de décors
D'un profond sert-vœux lent d'essor

A tes monts escarpés vêtus de tendres ombrages
Tes clairs sommets de pilosité effeuillent ton orage
Une tombante paume pilote dessus
Adresse tes charmes éclairs vécus

En l'arrime sonne ton cor
Quand la rime âge de décor
Et l'acte d'alourdis teintés d'amor
Sont un profond sert-vœux lent d'essor

L'astre éclaire un jour nouveau
Je me rappelle la larme de tes fléaux
Rien ne venait se nourrir auprès de ton sein
Tout venait mourir dans ton dessein

Tu parcourais élégiaque la campagne
Sur un versant du pré se découpait ta montagne
Rien ne t'épargnait que le vent et ses femmes
Eole se courbait devant tes arrache-larmes

Ton regard élimé accroche les nues
Je marche seule dans les rues
Tu regardes tes songes du lendemain
Ton attrape rêves a engloutit les miens

Et je reste naufragée dans ton conte de fées
A l'accroche nue au verbe abîmé
Sans sangles tu grimpes ta montagne
Vers les temps de ta frêle campagne

Pour un rien elle s'emporte
Sur votre chemin tu lui empreintes des portes
Elle a la peau fragile comme un silence
Toi tu l'irrites comme une obligeance

Vous êtes fous de votre amour qui vous rend malades
Le pour et le contre pèsent toujours dans les engueulades
Vous cheminez ensemble sur le chemin des temps
Vous agrémentez de délices votre chiendent

Tes yeux noir encre regardent la rive
Tu avances malgré tout ce qui t'arrive
Tu gardes le calme de Sisyphe
Dans les fureurs lisses

La vie te montre son côté mordant
Pour toi le monde apparaît transparent
Tu loupes d'un regard les oublis absents
Au lointain borgne s'élève le couchant

En voyageur incertain tu parcours le monde
Rien ne te retient dans sa ronde
Toujours sur les routes abîmées tu vaques
Tu te relèves de moult obstacles

De ton chemin élargit les langues ne te font pas dédain
Tu t'ouvres des portes sur le chemin
Le mat de ta barque porte une seule voile
Comme l'araignée tu tisses du monde ta toile

Devant la photo d'un pays de rêves
Je vois un arbre où s'écoule la sève
Immobile il est comme un mat dans ce village
Où je n'irai pas car j'aime mon sillage

Devant les nues
Si on a tout perdu
Pourvu qu'il nous reste nos chaussures usées
Fussent elles comme elles sont ou ont été

L'encre de tes cheveux pâles sur les années
Nous ne sommes plus ce que nous avons été
Le temps d'or nous a surplombé
Nous voilà vêtus de ridées

Tu m'arraches larmes
A mes frontons de drame
Celui de la vie
Est de t'avoir cueilli

Je vis au jardin dans un séraïl
Ma tête est mise à prix comme du bétail
Au regard des pans de ma robe plissée
Je retrouve un peu d'estime de liberté

Nous marchons sur la plage
Nous avons à peu près le même âge
Rien ne nous appartient
Pas même l'amitié que nous tenons entre nos mains

Il reste encore en moi un peu de ta lune
Ton regard fixe sous un ciel blanc s'allume
Puis tu deviens angoissé tu as peur
Sur ton chemin c'est un élan de frayeur

J'ai crainte pour toi
A ton regard je suis saisie d'effroi
Puis ta peur se dissipe
S'entrouvre alors l'énoncé du tragique

Tu as changé de choix durant les années
Tu acceptes ceux des temps passés
Tu t'ouvres une urne dans laquelle tout passe
Et sur le versant de ton siècle tu te relaxes

Nous sommes les meilleures amies les unes envers les autres
On s'écrit les jours sans apôtres
Sur nos impitoyables chemins
On se sert les coudes les mains

Sitôt le chagrin naît
Sitôt il est transformé d'un trait
On se connaît sur la rive du cœur
Vous êtes mes sœurs

Tes cheveux épars bercent ma mémoire endolorie
De tes boucles j'en fait un bouquet joli
Ton parfum épouse ma peau
Nous étions deux nous sommes plus qu'un aussitôt

Tu as du charme
Rien ne berce tes larmes
Tu vis seul isolé
Rien ne vient te parler

Tu es sans visage
Dans cette pluie d'orages
Il reste ton imagier
Face auquel tu ne perds pas pieds

Ta maladie imparfaite
Que tu traces de tes doigts parfaits
Tu parcours la campagne immense
Selon ta somnolence

Les cachets te font perdre tes souvenirs
Voici un endroit à bénir
Mais tu gardes sur ton sillage
Toute ta fleur de l'âge

Las de t'attendre dans ce monde fou
Je décroche du rendez-vous
Dans la lumière un rai filtre à travers tes doigts
Tu es perdue quand je ne suis plus ton toit

Comment faisais-tu lorsque tu ne m'avais rencontré
Pour vivre dans ce monde, exilée ?
L'anse pose son anse au large
Dans notre amour il y a des étages

Sur le chemin pleurent tes chagrins
Par la passoire ils s'envolent au matin
A ta course absente
Résonne le chant de ton impatiente

Puisqu'il est des pleurs
Que l'on ne pleurs
Puisqu'il est des mots qui jamais ne sortent
Puisqu'il est des forces plus fortes que d'autres
Et que l'élan profond est plus bruyant que les maux.

Tu voulais qu'on aille dans un château, un jour
J'aime la terre de tes idéaux, toujours
Eloignés l'un de l'autre on stagne
Et brille le rire d'une larme

L'aurore rosée me rappelle à toi
Dans la pénombre j'entend encore tes pas
Le passé rencontre le présent il n'y a plus d'autrefois
Nos ombres n'ont pas changé mais ont a d'autres toits

On dansait une valse un beau dimanche
Je m'accrochais à tes bras comme une belle pervenche
On en faisait des tours d'amour dans cette danse
Et par un détour s'ouvrait grande ta chance

Tu te montrais dans ta prestance de fier chevalier
Pour moi grondait la source de pas pieds
On restait collés serrés en s'envolant
Notre amour était dur comme du diamant

Quand l'horizon s'effondre dans la mer
Il s'est échoué plus d'une journée plus d'un hier
Depuis combien de temps as-tu le cœur à la dérive ?
Avec toi mon tendre on accroche toutes les rives

Même les fleurs les plus fanées
Ne s'écraseraient pas sous nos pieds
Ô mon fiancé de tes rêves sans ombrages
J'en ferai mon doux attelage

Tu uses de ta fièvre à m'écrire des mots gentils
Moi je regarde la grève et tes maux jolis
Malade tu es dans ta chaumière au bois tendre
On en reste des heures à s'attendre

Tu te rappelles d'elle tu berces ta mémoire
Comme un îlot flottant au gré de vos histoires
Elle était déjà présente dans ton désespoir
Désormais c'est la nuit sans étoiles la noire

Tu repenses à elle et tu t'émerveilles
Dans ses gestes il n'était pas son pareil
Maintenant tu restes naufragé
Dans les lointains s'envole votre idylle passée

Sous ton menu doigté
S'émoustille ma pilosité
Tu parcours mon corps jusqu'à tribord
De près s'entrouvrent les pores

Mes songes s'envolent comme des liqueurs
Sous mon soutien gorge tu découvres mon cœur
Mais tu ne pourras trouver ma fleur
Car elle garde clôt ses pétales à tout heure

Sur la digue de ton cœur
Se mêle un parfum de fleur
Rien ne s'arrête à ton carrefour
Ne subsiste que des restants d'amour

Tout s'éteint sous du jour la lumière
Tout le monde semble heureux dans sa tanière
Ceux qui se font battre sont tristes
Sont apaisés sous le doigté du guitariste

Le vent efface la lune jaune
Un nuage passe au-dessus de l'aulne
Nous avons été
Nous sommes désormais fatigués

Nous avons atteint l'âge de nos aïeux alanguis
Nous écoutons du Lully
Rien ne pourra nous empêcher de rêver
Chose qui nous manquera dans la fatalité

Ton regard de nuit éclaire ma vie
Il n'est pas un seul matin où je trompe l'ennui
De ton puits naissent des jardins fleuris
Où mes fleurs éclosent en âmes d'oubli

Tu es comme tu es et je t'aime ainsi
Pour un rien qui chagrine tu te travestis
Ton odeur fait s'effondrer mes soucis
Et ton ombre éclaire mon silo de nuit

